

La mi-été de Taveyanne paru dans l'Alliance culturelle romande. Présence : l'Esprit de la Fête populaire par René Moreillon. Une tradition, un accueil – 1988 –

Il est bien difficile de dire depuis quand on célèbre la mi-été de Taveyanne, tant cette fête remonte loin dans le temps.

Originellement, le deuxième dimanche d'août, sauf erreur, soit au milieu de l'été, les propriétaires de bétail et leur famille montaient à l'alpage de Taveyanne pour y exécuter la pesée, « la mesure ». Il s'agissait simplement de contrôler le rendement laitier des vaches. De la sorte, au moment de la « désalpe », on serait mieux à même de répartir le dû de chacun ; de faire un partage équitable du fromage, du beurre, du séré. On profitait de cette montée pour organiser une petite fête à l'intention des bergers et les ravitailler en pain frais, gâtelets, bricelets. A cela, on ajoutait quelques bouteilles et un peu d'épicerie, laquelle se résumait en sel, sucre, café et maïs. La liste n'était pas longue mais suffisante pour les simples repas de ces berges qui vivaient surtout de laitage, lait, beurre.

Au début du XIXe siècle, avec l'arrivée à Gryon des premiers estivants, les choses commencèrent à se modifier. Pas question de monter à Taveyanne sans inviter Monsieur, Madame et les enfants installés en appartement ou dans leur chalet nouvelle construit. Telles sont, en montagne, les lois de l'hospitalité. Ils seront en famille, mangeront la crème dans le baquet commun nommé « guichette », avec ce bon pain cuit au four du village, du gâtelet, des bricelets : tout est sur la table. « Servez-vous ! ne vous gênez pas Monsieur et Madame, c'est de bon cœur ». Les hommes font passer le baril : « A votre santé ». On applique sur le goulot un baiser et glou-glou. Puis on le passe à son voisin. « Dieu te bénisse ! » C'était du bon petit vin du Chêne. Pour les enfants, il y avait des « épognes » sorte de savoureuses galettes faites avec les restes de pâte attachée au pétrin et agrémentées de raisins de Corinthe. Confectionnée sans raisins, la même galette se nomme une « cornette ».

Vint Juste Olivier. Dans l'histoire de la mi-été, une date est particulièrement importante : celle du premier août 1869. Ce jour-là, pour la première fois, l'assemblée chante les vingt-quatre versets de la TAVEYANNE, écrite sur l'air de « Cent fois dans la forêt j'ai chassé sans rien prendre ».

Son auteur, un estivant de Sergnemin, enthousiasmé par cette fête, Juste Olivier, le célèbre poète et écrivain ! Son Adieu à Taveyanne ne sera chanté qu'en 1873. Comme Edmond Vautier le disait :

*« On l'entendra sur nos alpages
Tant que les troupeaux y viendront
Et tant qu'au séjour des nuages
Le Culand dressera son front ».*

Dès lors, pour les Gryonnais et leurs hôtes, la mi-été devient presque sacrée. Par le beau, par la pluie – peu importe – on chante, on danse. Oyex Delafontaine peut s'exclamer :

*C'est la fête des monts, hourra, c'est la mi-été
Les noirs chalets ont tous l'air de propreté
Les pâtres, les bergers et leur rustique table
Font à chacun venant l'accueil le plus aimable.*

Quand à la famille Olivier, toujours fidèle, elle nous laisse le résumé de ces mi-été des années 1890. Parmi ces notes, on peut lire :

« Mi-été, 1^{er} août 1897, ciel bleu, temps superbe. Monte une immense bande en toilettes claires, chantant, riant. Après le culte, nous allons refaire nos organismes affaiblis avec quelques digestes provisions. Après-midi, chanté la mi-été et presque tout le chansonnier de Zofingue devant au moins cent personnes. Cette année, sans crème, mais on ne peut pas tout avoir quand on n'est pas des princes.

Mi-été, 7 août 1898 : arrivée à Taveyanne, le temps de se précipiter au petit chalet Amiguet et là, boire avec délice et renversement du bon lait. Point de chèvre, ni de cabris pour distraire nos esprits fatigués. L'orchestre de Gryon joue pour la première fois pour accompagner les psaumes. Retour au chalet pour s'encremer.

Mi-été, 5 août 1900. On rentre chez soi les jarrets rompus, mais le cœur content, plein de douces visions, de ce culte en plein air, de cet intérieur de chalet, de ce beau baquet de crème, des danses, de son orchestre, de tous ces chapeaux blancs sur la pente verte, les clochettes des vaches et bien d'autres choses encore qui reviendront charmer notre esprit aux heures tristes et bercer notre cœur. »

J'ignore jusqu'à quand on a dansé sur le gazon de la rive droite du Bidemille, avant qu'on investisse l'écurie du restaurant de l'alpage, puisque la jeunesse de Gryon dresse un pont à cet effet. C'est là qu'au son d'un orchestre champêtre, jeunes et moins jeunes, montés le samedi après-midi déjà, dansent jusqu'au petit matin.

Le dimanche, paysans, citadins, jeunes et vieux, assis à même le sol ou sur une couverture, attendent l'arrivée du pasteur. Car la fête ne saurait avoir lieu sans le culte en plein air célébré, si le temps le permet, par-delà la limite des chalets. La fanfare, qui participa pour la première fois au culte en 1916, est également présente.

Dans le silence de la montagne où seules les cloches des vaches tintent dans le lointain, la voix du pasteur, par l'écho répété, s'envole et disparaît sur les hauteurs tranquilles.

Je ne peux m'empêcher de regarder ces enfants impatients qui attendent l'AMEN final pour manger, sur le gazon fleuri, leur frugal repas et aller ensuite à la fête.

Les jeunes luttent contre le sommeil et sont heureux de ne pas avoir succombé à la tentation de dormir après avoir dansé toute la nuit. Dure épreuve. Je ne suis tout de même pas sûr qu'ils se souviennent du thème choisi par le pasteur !

Les personnes âgées pensent à leurs jeunes années. Pour être présent, il fallait alors partir de très bonne heure, sac au dos, monter par les sentiers boueux portant l'empreinte du bétail. Maintenant on monte en auto et il y a certes moins de mérite à participer au culte.

Le culte terminé, la fanfare joue un morceau de circonstance. On dépose son offrande, autrefois destinées aux soupes scolaires, dans les chapeaux. Puis tout le monde s'éparpille sur le pâturage ou regagne les chalets. Dans l'air pur et réchauffé, on entend le bruissement des milliers d'insectes, à présent mêlé au ronronnement des moteurs.

Dans un temps plus éloigné, on voyait les garçons les plus hardis descendre des rochers surplombant Taveyanne. La coutume voulait que l'on offre à sa belle des edelweiss. Jolie coutume aujourd'hui disparue.

Après le dîner, c'est la fête proprement dite, présidée par le pasteur. Tous se rassemblent devant le chalet dit de Juste Olivier. La fanfare s'époumone. Le chœur d'hommes chante, puis tous ensemble, on chante la fameuse TAVEYANNE :

*Voici la mi-été
Bergers de nos montagnes
Compagnons et compagnes
Que ce jour soit fêté
Voici la mi-ét.é*

Accompagnée par la fanfare, de tout son cœur, la foule entonne « Là-haut sur la montagne » et bien d'autres mélodies pour terminer avec « l'Adieu à Taveyanne », également de Juste Olivier.

*Chalets fameux de Taveyanne
Chalets cachés à l'œil du profane
Dans le grand cirque où le granit
Qui plane
Laisse au troupeau que dieu bénit
Ce nid.*

Pasteur en tête, on attaque le grand picoulet sur le pâturage en dessous des chalets. Joyeux spectacle que cette farandole où des centaines de personnes font la ronde en se donnant la main. Après quoi, plusieurs songent déjà au retour. D'autres se dirigent vers les restaurant. D'autres encore, sur le pont de danse, exécutent la Montferrine, sorte de quadrille. Sur les hauteurs, le joueur de cor fait entendre ses mélodies nostalgiques qui, d'échos en échos, s'égrainent dans l'atmosphère du soir.

Magnifique tradition dans sa simplicité perdue, où l'hospitalité est respectée. Si les baquets de crème ne sont plus de la partie – autres temps, autres mœurs – si donc on ne peut plus « s'encremer » on peut encore remplir ses poumons du bon air de la montagne, partager la joie de tous, changer, danser, en parfaite harmonie entre citadins et montagnards. C'est ce qu'a amplement prouvé, le 3 août 1969, la célébration du centenaire de la Taveyanne qui fut un triomphe, un triomphe qui dure encore.

La fête s'achève. Les dernières voitures disparaissent derrière le Crètex. Dans la pénombre du soir, qui tend son voile sur le pâturage, seul le bruit des sonnailles éveille les échos de la montagne. C'était la mi-été.